

La dernière livraison a montré que s'il serait ridicule de nier les changements en cours (qui vont de la mise en place de frontières même pour les marchandises, jusqu'à la guerre des drones), il l'est tout autant de blablater sur une nouvelle "guerre froide". Car sous le glacis de cette dernière on retrouve -ho surprise !- le capitalisme *as usual*. Et, derrière les rodomontades, la convergence des pseudo-blocs vers une gouvernementalité chinoise. La crise environnementale, la COVID, la guerre totale, autant d'occasion pour l'Empire de se reconfigurer. La destruction du *New World Order* par ses instigateurs, à coups de politiques de puissance mercantiliste, se double d'un raidissement du pouvoir à l'intérieur des sociétés. L'économie de guerre, les discours bellicistes et la rengaine du service militaire n'en sont que des éléments parmi d'autres. Après plusieurs décennies de néolibéralisme, de gouvernance par le milieu et de négation du politique, les pouvoirs retournent brutalement à la verticalité et aux structures écrasantes : civilisation, Dieu, nation, Etat, religion, communauté, nature, famille, essences. L'Empire revendique à présent un affrontement sur ces différents plans. L'Etat Islamique avec son millénarisme, son refus de l'ordre international, sa violence extrême et sa maîtrise de la communication postmoderne n'était pas une anomalie de l'Histoire, un mouvement rétrograde. Certes un mouvement d'un autre temps, mais d'un temps à venir.

Les mouvements révolutionnaires ont de quoi être déboussolés et désemparés. Le XXI^e siècle aurait dû enterrer pour de bon le triptyque Idéologie, Parti et Militant au profit des signifiants vides et du populisme, des non-mouvements et de la multitude. Certains allant jusqu'à affirmer que les soulèvements de ce début de siècle étaient des « révolutions sans révolutionnaires », des *réfolutions* (contraction imprononçable de « réforme » et "révolution"). D'autres, convaincus que le siècle serait deleuzien, pensaient que tout se jouerait dans le moléculaire, voire le microscopique, à coup de déconstructions à l'infini. Le choc est d'autant plus violent :

« Je ne sais pas si vous partagez avec moi, depuis quelques mois, un sentiment d'irréalité, la sensation, à la fois paralysante et fébrile d'être à l'intérieur d'un jeu vidéo qui est en train d'être reprogrammé en temps réel et dans lequel, bien que l'on continue à jouer avec le même avatar, les règles du jeu et le monde partagé sont en train d'être brutalement modifiés » (Preciado).

Àïëäïëäïëäïëäïë... On est passés sans transition des Sims à Call of Duty, du smartphone et du cocooning numérique à la tronçonneuse et au B-52. Une époque où il vaut mieux spawn en GI bodybuildé, en grand combattant en cage ou en chevalier croisé. Et de fait, la Réaction étant l'avatar du raidissement du pouvoir, elle capitalise dessus en même temps qu'elle l'alimente. Elle fascine et révolte les révolutionnaires et les radicaux. Chacun de ses "triumphes" les renvoie à leurs échecs, à leur inconséquence post-moderne et à leurs tendances nihilistes. D'aucuns lui envient sa supposée capacité à faire « rêver », à rendre conséquent, à faire communauté, à parler à ceux d'en bas, à être ancré, à s'organiser sur le long temps, à être *solide*.

Désemparés, les révolutionnaires singent la Réaction et s'empressent d'expier leurs années fluides. C'est le retour des grosses moustaches bien épaisses, des drapeaux rouges poussiéreux et des brochures de Lénine et Mao. Le retour des subjectivités militantes exemplaires, sérieuses et responsables... Il n'est plus question de désir ou de zbeul mais d'avant-gardes, de groupuscules et de sujets révolutionnaires, de composition et d'alliances. Le tout sur un mode éminemment grotesque. Comme leurs *alter egos* réactionnaires, les subjectivités révolutionnaires sont des mutants du néolibéralisme. Ils reposent sur une tradition fantasmée et figée mais rassurante qui n'atteint pas les profondeurs de l'*homoeconomicus*. Derrière la moustache, il y a des

individus, des smartphones, la valorisation de toutes les sphères de l'existence et un rapport entrepreneurial au monde et aux êtres. Le gauchiste du XXI^e siècle est un monstre de plus dans le bestiaire néolibéral au côté des télévangélistes, salafistes 2.0, tradwife, trumpistes et autres sorcières tiktokeuses.

Le retour de la Gauche ne se limite pas à la caricature, certes un peu facile, du jeune-vieux-gauchiste. Le phénomène peut être plus diffus, plus subtil, un peu moins poussiéreux. En témoigne le NFP, une mobilisation réssuscitant un évènement anti-révolutionnaire, alimentée par la culpabilité, la responsabilité et l'exemplarité... et derrière la force du symbole, les petits calculs d'épicier entre politiciens, derrière la propagande participative, des graphistes qui font leur publicité, derrière la campagne horizontale, la constitution de capital militant et des partis verticaux, derrière la radicalité de façade, les ambitions carriéristes.

Se nourrir du passé n'est pas une erreur, mais encore faut-il chercher au bon endroit et de la bonne manière. Face à l'effondrement du monde et des subjectivités, il est certes tentant d'inventer et de figer une tradition à laquelle se référer, de trouver une nouvelle identité à endosser et un passé dans lequel se réfugier. Mais la tradition révolutionnaire n'est pas donnée, il s'agit d'un champ de bataille dont la définition même est conflictuelle. Pour nous, il s'agit de la "tradition des vaincus". Pas par fétichisme de la défaite mais parce qu'elle regroupe ceux qui ont lutté à la vie à la mort avec ce monde, qui ont refusé que la paix se fasse sur leur dos. A travers son exploration, nous ne cherchons pas des mots et des symboles mais des principes, des attitudes et des gestes à actualiser dans le présent. En cette période de confusion, un bref regard sur cette histoire permet de rappeler l'importance de la *subversion dans la subversion*, de l'insurrection contre l'ordre établi mais aussi contre tous ceux qui prétendent s'y opposer.